



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Il fut un jour une mode charmante, mode qui seyait à ravir à la brune, à la blonde, mode inventée dans les contrées où les hommes sont les plus passionnés, où les femmes cherchent le plus à plaire. Ce ne fut point dans les riches trésors de la terre, ni dans les conceptions du génie, que l'on découvrit l'origine de cet élégant et coquet ornement, mais au fond des crevasses des plus sauvages rochers, sous la mousse et les cailloux des rives les plus agrestes, enfin dans la vague de l'Océan, alors que dans ses capricieux détours il laisse apercevoir ses plantes, ses fruits et ses coquillages fantasques.

Un jour, sans doute, une jeune femme qui, pensive au bord de la mer, rêvait au bonheur d'être belle, et se sentait émue par le désir de plaire, aperçut à travers

les eaux transparentes qui se jouaient à ses pieds une plante étrangère, dont le brillant incarnat se révélait sur tous les plis de sa racine tortueuse. Dans ses fantasques nuances, l'imagination de la femme sut deviner mille bijoux délicieux ; les arts recueillirent cette précieuse découverte ; la mode s'en empara, et le corail vint bientôt se dérouler en long collier de pourpre, et passa des brunes épaules des femmes du midi sur les peaux blanches et satinées des femmes du nord.

Mais, comme toutes les choses de ce monde, le corail eut son règne et sa vogue brillante, suivis d'un long oubli. Ses grosses perles rouges, taillées en facettes, ses superbes camées, furent reléguées pendant bien des années parmi les fantaisies que le bon goût rejette : mais le corail joli et attrayant devait avoir son jour de restauration, et l'on s'apprête déjà à le revoir paraître pompeux et triomphant à

travers tant de bizarres antiquités, que la mode se plaît à exhumer. C'est par les années qu'il commence à renaître. On en voit formant de superbes épingles, de charmantes boucles d'oreilles, et cet hiver il est à présumer qu'il apparaîtra dans tous nos cercles fashionables.

— Les mosaïques aussi sont très à la mode dans ce moment; on les emploie en boucles d'oreilles et en épingles ou broches. Les formes carrées, entourées de peu d'or ou sur montures gothiques, sont extrêmement recherchées. Les fonds noirs font particulièrement distinguer les mosaïques modernes, et ont plus de prix que toute autre nuance. On fait aussi en ce genre beaucoup de fermoirs de bracelets et même des bracelets en entier.

— Pour bracelets, lorsqu'une toilette de fine mousseline blanche ou d'organdi permet d'en porter, on adopte surtout deux ou trois rangs de petites chaînettes d'or, ou une chaîne plate en filigrane travaillée.

— Un ornement fort élégant bien que simple est un velours étroit, serré au cou, et suspendant, selon sa longueur, un binocle, une cassolette, une croix ou un cœur. Le matin, le velours est noir, long comme une chaîne, et sert à porter le binocle ou une clef d'or; en demi-toilette du soir, le velours est gros bleu, gros vert, violet ou bois, attaché au cou, juste, par une petite épingle d'or, et suspend un petit bijou au choix; quelquefois encore il est grenat ou ponceau, et tient une petite croix d'or ou de diamans, ou un cœur du même genre que l'épingle. Si l'épingle, semblable à celles que portent les hommes, représente un petit animal, une mouche, un oiseau en brillant, la croix ou le cœur devront être pareils.

Les cœurs que portaient nos mères sont reproduits aujourd'hui dans nos écrins.

Nous retrouvons les cœurs en cadenas de bracelets, nous les retrouvons en bagues, et même en pierres taillées pour boucles d'oreilles.

LA MÈRE ET LA FILLE.

Voici un tableau que je vous offre : ce sont deux femmes, deux sœurs, séparées par plusieurs années; on pourrait le croire en les voyant si ressemblantes. Mais remarquez-les attentivement, ces deux femmes qui se tiennent embrassées, bien des mois de peine ou de tristesse ont passé entr'elles, et vous en verrez les traces dans quelques rides au front de celle-ci. Le sourire ineffable qui fait que tous ses traits s'épanouissent comme la corolle d'une fleur au soleil levant, ce bienheureux sourire ne saurait effacer les vestiges de jours douloureux : ses yeux ont dans leur joie un reflet de mélancolie, et ses larmes de bonheur succèdent de bien près, on le voit, aux larmes de l'affliction. L'autre femme, plus jeune, porte moins l'empreinte du chagrin, parce qu'elle a beaucoup moins vécu, aussi tout son être est-il l'extase elle-même, la félicité pure, la béatitude, pendant qu'elle étreint sur son cœur, entre ses bras que l'on croit voir trembler, sur ses lèvres entr'ouvertes et sans paroles, cette femme plus âgée, qu'elle retrouve sans doute après un bien long tems d'absence, sa protectrice, sa sœur aînée.

C'est sa mère!

Pauvre femme! sa fille était au monde à peine quand elle resta veuve à dix-sept ans, perdant avec son mari toute ressource ici-bas : elle n'en eut plus que dans les talens qu'elle avait acquis, et une place d'institutrice lui fut offerte dans une famille de Paris. Mais elle ne pouvait garder son enfant avec elle. Les parens de son mari s'offraient à s'en charger; il lui était impossible de refuser, dans l'intérêt même de sa fille : alors douces illusions de mère si long-tems choyées et fêtées, délicieux pressentimens de caresse du soir, du matin, de tous les instans du jour, premiers bégaiemens si gracieux—*maman—bonjour*—que lui murmuraient déjà si suavement à l'oreille de tendres espérances, mots chéris, charmantes paroles, regard,

consolans toujours, baisers d'un enfant, il lui fallut tout s'arracher à la fois du cœur, tout son sang, toute son ame. Elle laissa sa nouvelle née à deux cents lieues d'elle. Elle était veuve tout-à-fait à présent.

Dès lors elle entra avec courage dans la carrière qu'elle avait choisie et fut bientôt l'institutrice habile et aimée de ses élèves, un petit garçon, une petite fille. Elle ne put d'abord les regarder que les yeux mouillés de pleurs, car ils lui rappelaient la perte qu'elle venait de faire; puis songeant que son enfant n'était point perdue pour elle, et qu'un jour elle la reverrait, elle arriva au contraire à se faire un objet chéri de sa petite écolière, et à retrouver en elle sa fille qu'elle voulait élever et rendre une femme distinguée: ou bien dans ses heures de loisir, elle la voyait en imagination devenir de jour en jour plus vive, plus intelligente; ce matin, elle balbutiait quelques mots; à un an de là, elle commençait à lire elle allait savoir écrire bientôt, et elle pourrait parler à sa mère dans les lettres de ses parens.

Un désespoir encore! La famille où elle était institutrice se trouva forcée de passer les mers pour habiter pendant bien des années une de nos colonies les plus lointaines. Elle ne s'y décida que parce qu'une pension lui fut assurée, une existence à partager au retour avec sa fille. Elle s'embarqua sur-le-champ; mais les lettres étaient bien rares: six mois s'écoulaient quelquefois sans qu'un vaisseau lui apportât des nouvelles de son enfant, et elle n'avait plus le bonheur de rencontrer, comme en France, des personnes qui l'eussent vue. Quand cette félicité lui survenait autrefois, elle regardait les yeux qui avaient vu sa fille comme si elle y cherchait quelque trace de cette image bien-aimée. Est-ce que le miroir retient empreinte l'image qui y a passé? Alors elle demandait: — Est-elle jolie? — Est-elle bonne surtout? — Et quand elle apprenait qu'elle était bonne, jolie, et ne parlait que de sa mère, oh! comme elle eût voulu s'élançer dans ses

bras! La petite fille était arrivée à l'âge de treize ans quand la famille tendre et dévouée qui l'avait élevée lui parla pour la première fois de sa mère qu'elle n'avait jamais vue. Elle la croyait morte, et quand elle apprit qu'elle existait toujours, il lui vint tous les matins à son réveil, toutes les nuits dans ses rêves, tous les soirs quand elle s'endormait, une foule de bonnes et riantes pensées qu'elle traitait quelquefois de souvenirs. Des souvenirs! elle n'en pouvait guère avoir, puisqu'elle avait été séparée de sa mère à trois mois. N'importe: c'étaient des mots caressans qu'elle croyait entendre dans sa mémoire tant elle regrettait vivement de ne les avoir pu entendre. Il lui semblait qu'elle sentait passer sur ses lèvres les caresses qu'elle eût dû recevoir abondamment. De ces regrets, de ces illusions, elle passa bientôt aux vœux, aux désirs, à la soif ardente de voir sa mère, et bien des fois sa tante passant le matin près de son lit la voyait croiser ses bras avec tendresse, et se réveillant en sursaut les yeux mouillés de pleurs, elle disait ces mots:

— Bonjour, ma mère!

Elle a quinze ans ce matin, murmurait, en se réveillant aussi, la mère; et en passant ses doigts sur ses paupières encore pesantes, elle semblait pleurer un beau rêve qui s'en allait. Une fille de quinze ans eût été une compagne tendre, affectionnée, inséparable, et elle donnait des heures entières de méditation à tâcher de se la représenter telle qu'elle devait être alors, et à se faire des vagues traits de l'enfant nouveau-né les traits bien formés de la jeune fille. De son côté, sa fille cherchait dans tous les replis de ses plus chers souvenirs une image de sa mère. Pourquoi ne pas croire à de mystérieuses et tendres sympathies, et à d'irrésistibles attractions d'une ame vers l'autre?

Le jour arriva enfin où l'éducation de la petite élève était terminée; les parens en furent si contens que l'institutrice fut récompensée non seulement par la pension

qui lui était réservée pour toute sa vie, mais encore par une somme considérable qui lui fut donnée sur-le-champ. C'est cet argent qui lui était le plus précieux; il lui permettait de partir tout aussitôt pour aller revoir sa fille.

Elle était en route. Le navire filait bien, mais c'était toujours le calme pour elle; les vent étaient trop faibles; elle les invoquait: descendue à terre, les chevaux ne couraient jamais assez vite; la poste était lente; chaque minute était une heure, chaque relais cent lieues: son cœur allait plus vite que tout, son ame allait en avant, elle allait peut-être prévenir par de confuses visions sa fille endormie.

Ah! si elle allait la trouver morte!—Cette horrible pensée vint la heurter dans sa rapide course, et elle bondit en arrière.

Non... non!... plus vite les chevaux!... plus vite!

Et dès le matin elle s'élance seule dans la petite chambre.

— Ma fille! ma mère!

Vous voyez dans le tableau qu'elles n'en ont pu dire davantage.

Elles sont muettes, elles suffoquent. Leurs lèvres ne peuvent que pousser de silencieux soupirs. Toute l'expression de leur amour est dans leurs bras dont elles s'enlacent étroitement.

Il y avait entre elles quinze années d'élan l'une vers l'autre, par la pensée, par le cœur, par l'ame, élan toujours plus ardens, plus indomptables,—et la distance était-là,—la barrière était debout. Elles viennent de la renverser. Vieux chagrins, désirs, larmes, rêveries éplorées et touchantes de l'absence, tout s'évanouit, tout se disperse. Le nuage a éclaté dans leurs indissolubles étreintes: comment pourraient-elles parler?

ERNEST FOINET.

Avis important.

Il y a des théories dont l'exposition fait rire, mais dont la pratique fait pleurer. On racontait depuis quelque tems qu'il s'était formé une société de *Grands-Juges* des mœurs: c'étaient des jeunes gens qui, pénétrés d'une sainte horreur contre les femmes adultères, voulaient, en les stigmatisant au visage, les dévouer à la vindicte publique, et les forcer à renoncer au monde. Répandus dans toutes les classes de la société, ces *chevaliers de la vertu* devaient employer tout ce qu'ils possédaient d'art et d'agrémens à séduire les femmes, et lorsqu'ils avaient réussi, un signe visible dénonçait le crime et la punition de l'épouse coupable. Des sots (et il y a incommensurablement de sots) trouvèrent cette association un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, en fait de morale, ne comprenant point que le bien ne saurait ressortir du mal, et que la corruption n'engendre que la pourriture. Il faut se rendre compte des choses avant de les approuver: le rôle d'un agent provocateur peut-il être joué par un homme qui ne soit pas méprisable? Et parce qu'il est méprisable, l'homme ne peut-il aussi être méchant? Pourquoi quelques hommes s'arrogeraient-ils le droit d'être coupables, juges et bourreaux? Par la nature même du fait, la femme qui adjoint un amant à son mari devient très-misérable; ou elle a cédé à une passion violente, qui porte, avec elle tous ses fruits, c'est-à-dire la crainte, la jalousie, les ennuis, les angoisses, les regrets, les remords, et elle n'est qu'un objet de pitié, que l'abandon de son amant ramènera bientôt à ses devoirs; ou elle a cédé à une vanité effrénée, à un goût de désordre, qui sans stygmate la fera reléguer hors de la société; car la honte s'applique plus facilement sur le visage qu'un fer chaud, et son empreinte ne laisse point de doutes dans les esprits... Mais le nombre des

Grands-Juges s'est accru, par leur réunion avec les *Francs-Chanceux*, qui, perfectionnant étrangement le plan des premiers, ont imaginé d'exiger de leurs maîtresses la fidélité que l'on n'avait coutume jusqu'ici d'attendre que d'une épouse. Déjà une femme a eu les cheveux coupés; une autre porte au menton une cicatrice, légère à la vérité, mais très-visible. Il y a donc nécessité d'avertir les femmes que plus que jamais elles doivent choisir les hommes qui composent leur société; car il ne suffit point d'être chaste pour se garantir de tout outrage, il faut encore être prudente et défiante, puisque l'innocence la plus parfaite ne saurait mettre à l'abri de la méchanceté. Chaque siècle a ses travers. Il était sans nul doute ridicule de s'exposer à avoir un œil crevé, un bras cassé pour soutenir à la pointe de l'épée qu'une châtelaine l'emportait en beauté sur ses voisines; mais il n'était pas nécessaire de passer du culte au mépris, de l'amour à la fureur. Les femmes ne valent ni plus ni moins qu'à cette époque, et pourtant il est positif qu'il y a une tendance à leur nuire très-manifeste. C'est contre elles que les *piqueurs* se sont armés; en matière criminelle, les tribunaux les jugent plus rigoureusement, quand elles sont déclarées coupables; enfin tuées moralement par un attentat contre leur honneur, la peine infligée à cette occasion est si rarement appliquée et cause si peu d'effroi, que cet attentat devient fréquent, non seulement dans le fond des forêts, comme au premier tems du monde, mais au milieu des villes les plus civilisées du plus civilisé des pays. Les idées républicaines sont peu favorables aux femmes, dit-on, et l'on prétend que ceux qui portent les livrées de ce système, telles que barbe, etc., ambitionnent surtout le nom de *farouches*. La nature de ce journal n'est pas propre à une discussion politique, mais le point que nous traitons intéresse éminemment les femmes; il faut donc qu'elles sachent que le désir de

produire de l'effet dicte aux républicains les discours qu'ils tiennent, comme il guide la main de leur barbier, de leur chapelier, de leur tailleur: c'est une fatuité comme toutes les fatuités: on se fait *féroce* pour être quelque chose: de plus, les républicains jusqu'à présent ne sont point en majorité; ce ne sont point les mœurs qui prévalent (ceci soit dit, sans en conclure que la liberté et l'égalité entraîneraient indubitablement contre les femmes toutes les espèces de violences possibles). Nous ne signalons donc ici qu'un fait, sans en assigner la cause; et nous disons: l'esprit du siècle n'est point pour les femmes. Tout en le blâmant, celles-ci sont forcées de l'accepter, ainsi qu'il en est de toutes choses indépendantes de la volonté. Mais reconnaître une vérité de fait, ce n'est point s'y soumettre; c'est se poser au contraire pour disputer, combattre et vaincre, en employant tout ce que l'on possède de raison et de force. L'ignorance du péril ne saurait en préserver; et la révélation de l'existence des *Grands-Juges*, des *Francs-Chanceux*, éclairera peut-être quelques femmes prêtes à agréer des hommages qu'elles n'attribuent qu'à une extrême politesse, si elles sont innocentes, ou à une passion fort touchante, si elles s'acheminent vers l'irrégularité. Qu'elles sachent que le mépris, l'aversion, la vengeance, jouent l'amour avec un art parfait; et qu'il ne s'agit plus d'avoir à craindre de rêver pendant une absence, de gémir après un abandon, mais de voir couper sa chevelure, de porter une balafre, ou de perdre sa réputation. Toutes les cours, y compris on celle des pairs, ne répareront pas ces torts-là. Les femmes ne peuvent se préserver que par la vigilance et une défiance persévérante.

La comtesse DE BRADI.

Au clair de la lune, Mon ami Pierrot.

Il était une fois un pauvre pâtissier. C'était, je crois, à Versailles au tems du bon roi Louis XV le Bien-Aimé, alors que toute la cour habitait cette ville. Donc notre pâtissier était pauvre, bien pauvre, et il ne soutenait son existence qu'en s'imposant tous les jours des privations de plus en plus cruelles. Sa boutique n'était pas, comme chez Félix et Quillet, de magnifiques salons où des artistes avaient fait briller toutes les ressources de leur art ; c'était une misérable échoppe, garnie de grossières images et éclairée par des carreaux poudreux à travers la poussière desquels la lumière tamisée ne laissait voir que quelques pâtisseries vieilles et moissies. Chaque jour le commerce allait plus mal, et la marchandise ne se débitait pas le moins du monde. Notre pâtissier était donc bien malheureux de voir ainsi l'état déplorable de ses affaires, mais il était poète, et la poésie le consolait de ses infortunes en lui inspirant un profond mépris pour la fortune, et des compositions qui lui avaient valu une réputation dont, à l'entendre dire, Homère eût été jaloux. Un amant voulait-il envoyer quelque compliment lyrique à la belle qui possédait son cœur ; il courait chez notre fabricant de friandises. Un fils avait-il le désir d'adresser à ses parens quelques félicitations à l'occasion de la nouvelle année ou de leur fête ; il allait encore chez lui quêter quelques vers bien touchans et bien pathétiques. En un mot, le pâtissier était le poète de la basse société de Versailles, il était le Voltaire de la valetaille.

La poésie ne fait pas vendre les brioches ; tel était l'axiome au moyen duquel on expliquait la débîne de notre pauvre artiste, qui tous les jours voyait diminuer ses richesses et n'exposait plus que quelques gâteaux. Encore ne les vendait-il

pas ! Il faut vous dire que ce malheureux avait pour ami un écrivain public qui demeurait à quelque distance, et qui ne rédigeait pas plus de lettres que l'autre ne vendait de pâtés. C'était chez ce dernier qu'il allait chercher des consolations dans ses jours de mélancolie épistolaire, et ensemble ils méprisaient le genre humain et ils déifiaient leur pauvreté.

Un jour on frappe à la porte du pâtissier. Il voit un marmiton de bonne apparence : un splendide bonnet de coton blanc jeté sur l'oreille lui fait voir que c'est un cuisinier, car déjà l'infirmier rejetait le gland de sa coiffure sur la nuque et le boulanger sur le front. Espérance donc de faire des affaires, et notre marchand de courir respectueusement vers ce nouveau venu. Mais bien triste, bien amer est le sentiment qu'il éprouve lorsque notre gâte-sauce lui explique qu'il est employé à la cour et ambitieux, que son imagination ardente ne peut séjourner dans les casseroles, que son génie le pousse à un grade culinaire plus élevé que celui de marmiton, qu'il se sent les moyens et les titres nécessaires pour parvenir au grade de chef, et que c'est au pâtissier, à son confrère le poète, qu'il vient conférer la dignité de rédiger un placet en vers à la manière du paysan du Danube, ou de quelque autre chef-d'œuvre qui doit être remis à sa majesté très-chrétienne.

Il était généreux, il était fier et il avait une grandeur d'âme que la pauvreté augmentait encore. Imaginez-vous qu'il n'avait plus de quoi acheter ni plumes, ni encre, ni papier, notre infortuné pâtissier, qui pourtant consentait à rédiger la pétition du jeune cuisinier ; mais comment faire ? rien de ce qu'il faut pour avoir, et trop de fierté pour le demander !

Par un beau clair de lune, notre héros se dirige à travers les rues de Versailles jusque chez son camarade l'écrivain ; il était tard et c'était en vain qu'il frappait à sa porte. Il rencontre alors un petit joueur de vielle qui, soit de gré, soit de force,

se mit à jouer un air sur lequel notre Apollon improvisa ces paroles

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot, etc.

Alors toutes les dames et tous les seigneurs de la ville, attirés aux fenêtres par ce singulier récitatif, se mirent au balcon pour écouter ce chant minime et si approprié à la circonstance. Le lendemain il n'était question à la cour que de cette drôle de scène. Le marmiton obtint la dignité qu'il sollicitait; l'instrumentiste reçut une pension et fut par la suite un célèbre compositeur dont j'ai oublié le nom. Quant à notre pâtissier, il fut gratifié d'une place dans les cuisines de la cour. Il y fit forces galettes, ce qui ne l'empêcha pas de faire des poésies. Telle est l'origine de ce chant devenu si populaire et que personne n'ignore sur le quart de la superficie de l'Europe.

Le *Cabinet de Lecture* nous a donné cette semaine cette nouvelle composition d'une de nos jeunes et jolies muses.

Le grand Convoi.

Avancez, légions, déroulez-vous sans fin,
Suivez les corbillards tout noirs, ornés d'étoiles,
Les sons de vos tambours, qui sont couverts de voiles,
Semblent les voix des morts gémissant en chemin.
Que de vivans sont là qui regardent les bières,
Et qui bientôt peut-être iront aux cimetières!
Les vivans d'aujourd'hui sont les morts de demain!

Mon Dieu, tant de cercueils! cela peut-il bien être!
Et tous ceux qui sont là couchés sous leur drap noir
Reviennent de la fête! Elle était belle à voir!
Dans ses habits dorés le roi vint à paraître,
Les fusils reluisaient au soleil, mais voici
Qu'aussitôt la machine infernale, elle aussi,
Pour voir passer le roi se mit à la fenêtre!

Le cercueil blanc s'avance. Oh! mourir presque enfant,
Quand on sent dans son ame un jour éblouissant,
Et quand on voit du rose à tout ce qu'on regarde!
Simple fille du peuple, elle avait dix-sept ans,
Et ses rêves d'amour, seuls et beaux diamans
Qui reluisent dans la mansarde!

Quel est ce grand cercueil qui semble le seigneur!
Celui du maréchal, sans doute. Horreur! horreur!
Le brave! pour payer ses riches épaulettes,
Il donna de son sang et ne marcha pas;
Il faisait enlever à ses hardis soldats
Des couronnes de rois au bout des baïonnettes.

Vingt pays ont connu la voix de son canon
Qui disait *Republique*, ou bien *Napoléon*.
Abattre un maréchal, un de nos intrepides,
Et briser dans ses mains son bâton brillant d'or!
Vieillard à tête blanche, il avait plus encor
De cicatrices que de rides.

Anathème! assassin! Car le matin tout droits
Tous passèrent leurs seuils, et tous rentrèrent froids,
Couchés sur des brancards! Quoi! toujours des infâmes!
Toujours un souffle impur qui vient souiller notre air!
Une vapeur de boue en nos villes d'enfer
S'exhale des ruisseaux, des égouts et des ames!

Marchez: une maison peinte en rouge est là-bas,
Sa couleur lui va bien. N'apercevez-vous pas
Sa fenêtre voilée à travers la poussière?
Avancez, avancez encor, voici qu'on voit
La maison rouge; oh! Dieu, pour la montrer du doigt
Tous les morts entr'ouvrent leur bière!

Dis, infâme, est-ce assez de cercueils et de noir!
Non; il manque un cadavre; il t'aurait fallu voir
Le corbillard royal qu'un dais brillant rehausse;
Un sceptre sur la bière et ton roi s'en allant
Dans son palais de terre, et tout le sol tremblant;
Un roi fait tant de bruit en tombant dans la fosse!

Avancez, légions, déroulez-vous sans fin;
Suivez les corbillards tout noirs, ornés d'étoiles:
Les sons de vos tambours qui sont couverts de voiles,
Semblent les voix des morts gémissant en chemin.
Que de vivans sont là qui regardent les bières,
Et qui bientôt peut-être iront aux cimetières!

Les vivans d'aujourd'hui sont les morts de demain!
Mais on est arrivé près des caveaux de pierre....
En vain on embauma les cadavres; la terre
Ne cède pas ainsi tous ses droits sur les morts,!
Bientôt plus de cercueils, plus d'hommes, plus de femmes
Plus de morts! de la cendre. Oh! du moins dans nos ames
Nous embaumerons mieux leurs corps!

Sire, quelques secours pour des parens qui pleurent;
Quand les rois vont au ciel où les anges demeurent,
Leurs vertus sont leur pourpre, un bienfait leur trésor.
Quand on frappe là-haut, en disant *Roi de France*,
Le Seigneur n'ouvre pas toujours; dans sa balance
Un bienfait pèse plus qu'une couronne d'or.

Mme ANAIS SÉGALAS.

Album.

Depuis quelque tems, tout Paris court au panorama de la bataille de la Moscowa, alléché par le souvenir du magnifique tableau que M. Langlois exécuta pour représenter le combat de Navarin. Ce dernier panorama était bien supérieur à celui qui nous est offert aujourd'hui. Ce n'en est pas moins une belle production qui fait honneur à son auteur.

— De nouvelles sortes d'omnibus circulent dans Paris; ce sont les *Parisiennes* et les *Algériennes*.

— Bientôt la colonne Vendôme sera débarrassée de l'enceinte de planches qui l'environne, et le public pourra enfin jouir du nouveau soubassement qui se compose de trente-deux morceaux de granit incrustés dans le sol.

— La ville d'Athènes sort de ses ruines; des constructions nouvelles y surgissent de toutes parts; les antiquités qui étaient enfouies dans les maisons particulières reparaissent, et un musée se forme dans le temple de Thésée, tandis que des fouilles et des découvertes importantes se font dans l'Acropolis.

— M. de Humboldt, le savant, est à Paris.

— On fait en ce moment d'immenses travaux à la cathédrale d'Amiens; ce sera bientôt un des plus beaux monumens gothiques que nous possédions en France.

— L'Académie française vient de décerner le prix de poésie à une *Épître à Cuvier*, dont l'auteur est M. Bignan.

— Un nouveau roman intitulé *Almaria* vient de paraître. On lui prédit du succès.

Théâtres.

GYMNASÉ-DRAMATIQUE. — *La Mère et la Fiancée*, comédie-vaudeville en deux actes, de MM. Paul Duport, Léon et Petit, a subi il y a quelques jours sa première représentation. Cette épreuve a été heureuse et doit entièrement satisfaire les auteurs; la scène se passe en Amérique sous la guerre de l'indépendance, et l'intrigue parfaitement conduite ne perd pas un instant de son intérêt. Le talent de Paul et le jeu si comique de Sylvestre ont été bien appréciés par le public.

— VAUDEVILLE. — *L'Habit ne fait pas le Moine*. Ce titre, tout singulier qu'il paraît, est celui qu'ont donné MM. Saint-Hilaire et P. Duport à leur jolie comédie-vaudeville. Pendant les trois actes ce n'a été qu'applaudissemens et marques d'approbation continuelle. Joignez à une pièce spirituellement écrite et habilement ménagée le talent de Fontenay, de Lafont, d'Emile Taigny et de M^{me} Thénard, et vous comprendrez la légitimité de ce succès.

A ce Numéro est jointe la planche 1185.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DONDÉY DUPRÉ, RUE SAINT LOUIS, n° 46, AU MARAIS.





Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau en paille d'Italie de M^{me} Thomas rue des filles St. Thomas.

Redingote en Mousseline. Façon de M^{me} Robert rue du Marché St. Honoré. 4.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place, London



